

Venise au tempo Biennale

Aux 89 représentations nationales proposées dans les pavillons des Giardini, à l'Arsenal et aux quatre coins de la Sérénissime, la Biennale, ce sont aussi les expositions organisées en « off », ou encore, construites par les musées et fondations privées. Au total : plus de 200 rendez-vous.

Par **Guy Gilsoul**

La visite commence aux Giardini où, parmi les nombreuses représentations nationales, se trouve le pavillon international. Le commissaire désigné, cette fois, l'américano-nigérian Okwui Enwezor, grand défenseur des pays émergents, y a construit une méga-exposition thématique – *Le futur ici et maintenant* – qui se prolonge tout au long des 300 mètres du bâtiment dit la Corderie dans le quartier de l'Arsenal. La première installation rencontrée, signée Fabio Mauri, une haute échelle déployée à l'assaut de la coupole face à un mur de valises de migrants, désigne clairement le propos. A la Corderie, ce sont de

longs couteaux fichés en épis et titrés *Also Sprach Allah*, une œuvre d'Adel Abdessemed, qui donnent le ton.

Oui, il faudra s'accrocher dans ce dédale habité par les œuvres des 136 artistes sélectionnés venus de 53 pays dont un fort contingent issu de la diaspora africaine. On y trouve de tout, du banal au spectaculaire, du monumental au confidentiel. Les générations se mêlent à leur tour – les photographies de Walker Evans datant des années 1930 entourant les projets de l'Allemande Isa Genzken – tout autant que les catégories comme l'installation, la performance, la vidéo, la photographie mais aussi la sculpture, la peinture ou encore

le dessin. Ainsi, l'impressionnant spectacle offert par les grands tableaux de Georg Baselitz à la Corderie aussitôt acquis par... l'homme d'affaires et collectionneur français François Pinault. Ou encore, dans le pavillon international, les « têtes de mort » de Marlene Dumas qui démontrent à leur tour l'impérissable pouvoir de l'art du pinceau.

Si le pavillon international souffre d'une scénographie par trop serrée, l'ampleur des espaces de la Corderie ainsi que le caractère même des lieux convient aux déploiements des voilures colorées de Katharina Grosse autant qu'aux reliefs menaçants de Melvin Edwards, aux « curiosa » de Ricardo Brey et aux étals de Barthélémy Toguo. Mais l'exposition ménage aussi des moments de confidences incendiaires – la série de dessins intitulée *De quoi rêvent les martyrs* du Tunisien Nidhal Chamekh – et de contemplation – la vidéo *Animitas* de Christian Boltanski. Enfin, si à la Corderie, le cheminement se fait seul, le pavillon international favorise, via une arène aux allures de théâtre, le débat autour de diverses lectures, Karl Marx en tête : « Le capital est le grand drame de notre époque », clame Enwezor.

Une Biennale « politique » ?

La plupart des pavillons nationaux optent pour le même parti pris qui, à force, deviendrait presque un académisme. La proposition de la Belgique (défendue, cette fois, par la Fédération Wallonie-Bruxelles) mérite l'attention. Point de spectacle ici, point d'effet de cape et moins encore de romantisme dans ce projet signé Vincent Meessen (Baltimore, 1971). Méconnu du côté francophone, l'artiste bruxellois s'est imposé davantage à l'étranger ou encore en Flandre dans les institutions muséales davantage que par le biais des galeries d'art. Son travail s'articule à partir de recherches documentaires axées particulièrement sur l'histoire coloniale et les « petits » faits passés sous silence.

A Venise, son point de départ, est un intellectuel zaïrois. A la fin des sixties, Joseph M'Belolo Ya M'Piku étudie en Belgique où il se lie d'amitié avec le milieu révolutionnaire des situationnistes. Or, la dénonciation par ceux-ci de la grande Histoire et la marchandisation du monde, y compris des arts et des artistes ne pouvait qu'attirer aujourd'hui l'attention du plasticien belge. Son enquête le conduit un peu par hasard vers les paroles d'une chanson créée par M'Belolo en mai 1968 dans la langue kikongo (et non en lingala, la langue officielle imposée par les colons puis par Mobutu). A partir de là, Meessen va créer une vidéo qui, sur un air de rumba et dans le décor labyrinthique d'un club de jazz de Kinshasa, construit diverses séquences alternant les déambulations lascives de plusieurs musiciennes, quelques regards vers l'extérieur (et les émeutes récentes) ou encore, des plans fixes sur M'Belolo égrenant souvenirs et réflexions.

Proposé sur trois écrans disposés dans un espace aux allures de studio d'enregistrement, cet opus constitue le centre d'un parcours auquel le plasticien, devenant curateur, associe les œuvres de dix autres artistes internationaux qui, à leur manière, réécrivent, à leur tour, des microhistoires du ●●● passé colonial mis en scène selon des processus divers mais toujours très (trop) construits plastiquement. Au total, une centaine de professionnels (des techniciens du son, de l'image, des ingénieurs, architectes, graphistes, écrivains, techniciens, informaticiens...) pour un budget total de 650000 euros, dont la moitié a été prise en charge par les pouvoirs publics, auront participé à la réalisation de l'ensemble.

Les effets d'essaimages des savoirs dus à l'Histoire coloniale ne sont pas la seule cible visée dans les pavillons nationaux. L'Allemagne, par exemple, pointe la collusion entre les médias et l'univers bancaire tandis que la Russie évoque – avec talent – l'importance du choix des couleurs par les architectes du régime dans le contrôle de la population. Un

peu à l'écart, à la Ca'del Duca, dans le quartier de la Ca'd'Oro, la participation du Luxembourg est particulièrement offensive. Filip Markiewicz signe un parcours narratif aussi surprenant qu'efficace, via des procédures les plus diverses (dont le dessin, le graffiti, l'installation et le son) qui propose un portrait de son pays en opposant l'innocence des gens au cynisme des pouvoirs.

Enfin, c'est au directeur du Smak (Gand), Philippe Van Cauteren, que l'on doit l'exposition la plus « humaine ». Désigné par une ONG pour présenter à Venise la réalité humaine de l'Irak, le conservateur belge est allé sur le terrain des camps de réfugiés et de trois artistes appartenant à autant de générations différentes. Ainsi, le plus jeune, Akham Shex Hati, vivant à quelques kilomètres d'une ville assiégée par Daech, réalise des mises en scène photographiques où, chaque fois, un long tissu noir en forme de serpent menace les personnages. Dans un camp, il a aussi proposé aux réfugiés de faire un dessin. Le résultat est bouleversant. On est loin des choix de l'Ukraine qui inaugurerait son pavillon en invitant un orchestre...

russe à la mode ou des images convenues d'autres pavillons dont... la Syrie. Le Lion d'or du meilleur pavillon attribué à l'Arménie n'est pas non plus le fruit du hasard.

L'émerveillement est aussi au rendez-vous mais plus rare. Quand, dans le pavillon suisse, le visiteur, au bout d'un couloir, voit, à la hauteur de ses épaules, un lac d'un rose bébé. Quand, dans le pavillon japonais, il se promène entre des embarcations de bois par-dessus lesquelles une brume de fils rouges où s'accrochent des centaines de clés : une œuvre de Chiharu Shiota. Quand, dans le pavillon coréen, grâce aux travaux de Moon Kyungwon et Jeon Joonho, il suit une magicienne tout de blanc vêtue aux prises avec les possibles de la technologie et du virtuel... Parmi d'autres pavillons fascinants, on retiendra les Pays-Bas (Herman de Vries et ses collections de pierres et végétaux) ou encore le pavillon thaïlandais, installé non loin du Pont des Soupirs. Mais vivre la Biennale de Venise consiste aussi à se laisser porter au petit bonheur d'une errance tranquille qui, de ruelles en palais et de zones

touristiques aux quartiers désertés, font découvrir des artistes issus de pays aussi lointains et inattendus que la Mongolie, le Zimbabwe ou les îles Fidji.

Et du côté des musées et fondations ?

Le ton y est souvent différent. Le musée Correr, par exemple, réunit un ensemble de pièces balisant l'époque troublée de l'Allemagne des années 1920-1930 (Otto Dix, George Grosz, Christian Schad et autres Felix Nussbaum) alors que le Palazzo Ducale rend hommage au Douanier Rousseau, que la Fondation Guggenheim réunit les deux frères Pollock et que le Palazzo Grassi fait tourner les têtes avec une rétrospective Martial Raysse fort différente de celle présentée à Paris voici quelques mois.

D'autres parcours monographiques valent aussi le détour : Mario Merz (Accademia), Jimmie Durham (Fondazione Querini Stampalia), Fabrizio Plessi (Ca'd'Oro), Cy Twombly (Ca' Pesaro), ou encore Sean Scully (Palazzo Falier). Le collectionneur belge Walter Vanhaerents montre quelques pièces de sa fabuleuse collection au Zuecca Project Space, sur la Giudecca, alors que celle de Pinault, à la Punta della Dogana, est revisitée par l'artiste Danh Vo. Pourtant, la plus belle des expositions, *Proportio*, est une fois encore à mettre à l'actif de l'Anversois Axel Vervoordt qui, au Palais Fortuny, prolonge son questionnement sur l'art en concentrant son attention cette fois sur l'approche géométrique de la beauté. Le choix des pièces allant des grands noms de la modernité aux œuvres récentes en passant par l'archéologie, les objets naturels, les dessins et maquettes d'architecture et les traités anciens est exemplaire. On reste sans voix face à la scénographie elle-même et au ton juste des associations. De Botticelli à Kapoor, de l'art égyptien à Morandi... avec ou sans le compas, la preuve est là aussi. Même aux temps troublés, l'harmonie demeure une nourriture dont l'homme a besoin non pour survivre mais pour vivre. ● G. G.

Jusqu'au 22 novembre. www.labiennale.org